

rien d'autre de vivant, ni de vert, à des dizaines de milles à la ronde.

Kropiva remplit le formulaire du déchargement, le timbra, le signa et le fit signer par les deux autres, puis il se remit à dormir; Himamoto reprit les commandes, mais il se frappa brusquement le front de la main :

— La clé! dit-il, et, sans combinaison ni lunettes, il sortit en courant sur la plate-forme.

Il rentra peu de temps après.

— Elle n'y est plus, elle doit être tombée par-dessus bord.

— Aucune importance, fit Farnham, c'est celle de rechange.

Kropiva dit :

— Il faut faire le procès-verbal de perte. Je regrette, mais je dois la retenir sur ton traitement.

Histoire Naturelle, Primo Levi, 1966,
Gallimard

SON PROPRE CRÉATEUR

À Italo Calvino

Mieux vaut être clair dès le commencement : moi qui vous parle, je suis aujourd'hui un homme, l'un de vous. Je ne suis différent des vivants que vous êtes que sur un point : ma mémoire est meilleure que la vôtre.

Vous oubliez presque tout. Je le sais, il y en a qui affirment que rien ne s'efface véritablement, que toutes les connaissances, toutes les sensations, toutes les feuilles de tous les arbres parmi tous ceux que vous avez vu depuis votre enfance gisent en vous, et qu'elles peuvent être évoquées dans des occasions exceptionnelles, à la suite d'un traumatisme, d'une maladie mentale, peut-être aussi dans le rêve. Mais que sont ces souvenirs qui n'obéissent pas à votre rappel? À quoi vous servent-ils?

Cette autre mémoire est plus solide, qui est inscrite dans vos cellules, grâce à laquelle vos cheveux blancs sont le souvenir (oui, le « souvenir », devenu de la matière) d'innombrables autres cheveux blancs, jusqu'au jour reculé où la semence d'un de vos aïeux inconnus s'est transformée en lui, sans lui, sans que lui le sût. Ces choses, vous les avez enregistrées, *recorded* : vous vous les rappelez bien, mais, je le répète, à quoi

sert de se souvenir sans évoquer ? N'est-ce pas le sens du verbe « rappeler » tel qu'il est communément prononcé et compris ?

Pour moi c'est différent. Je me rappelle tout : je veux dire, tout ce qui m'est arrivé depuis mon enfance. Je puis en rallumer en moi la mémoire quand je le désire, et le raconter. Mais ma mémoire cellulaire est aussi meilleure que la vôtre, et même, elle est emplie : je me rappelle tout ce qui est arrivé à chacun de mes ancêtres, en ligne directe, jusqu'aux temps les plus reculés. Jusqu'aux temps, je crois, où le premier de mes ancêtres reçut en don (ou se donna) un encéphale différencié. C'est pourquoi le « moi » que je dis être est plus riche que le vôtre, et s'enfonce dans le temps. Toi, lecteur, tu auras certainement connu ton père, ou, de toute façon, tu en sauras beaucoup sur lui. Tu auras peut-être connu ton grand-père ; moins probablement ton arrière-grand-père. Quelques-uns seulement parmi vous peuvent remonter dans le temps sur cinq ou dix générations, à travers des documents, des témoignages ou des portraits, et ils y trouvent des hommes, différents d'eux dans les mœurs, le caractère et le langage, mais encore des hommes. Mais dix mille générations ? Ou dix millions de générations ? Mettez-les en file et regardez-les : lequel n'est plus un homme, mais autre chose ? Lequel n'est plus un mammifère ? Et quel était son aspect ?

« Moi », je sais tout cela, j'ai fait et subi tout ce que mes ancêtres ont fait et subi, parce que j'ai hérité de leurs mémoires, et pour autant je suis eux. L'un deux, le premier, eut une mutation heureuse en acquérant cette vertu de la mémoire héréditaire, et il l'a transmise jusqu'à moi, de telle sorte que/afin que je puisse dire aujourd'hui « moi » avec cette extraordinaire étendue.

Je sais aussi le comment et le pourquoi de chaque

variation, petite ou grande. Or donc, si moi je sais qu'une chose doit être faite, et que je veuille la faire et qu'elle se fait, n'est-ce pas comme si moi je l'avais faite, n'est-ce pas moi qui l'ai faite ? Si l'aurore m'éblouit, et que je veuille fermer les yeux, et que mes yeux se ferment, n'est-ce pas moi qui ai fermé les yeux ? Mais s'il me faut décoller mon ventre de la mère qu'est la terre, si je veux le décoller, et qu'il se décolle pendant des millénaires, et que moi je n'aie plus rampé, mais que j'aie marché, est-ce que ce n'est pas mon œuvre ? Je suis mon propre créateur, et voici mon journal.

— 10⁹. Hier, l'eau est descendue de deux autres millimètres. Je ne peux tout de même pas rester en permanence dans l'eau : j'ai compris cela depuis un bon bout de temps. D'un autre côté, s'équiper pour la vie aérienne est un sale travail. On a vite fait de dire : « Entraîne-toi, va jusqu'à la rive, procède à l'invagination de tes branchies » : il y a quantité d'autres difficultés. Les jambes, par exemple : il faudra qu'on me les calcule avec de bonnes marges de sécurité, parce que, là-dedans, je ne pèse rien ou presque, ou, pour mieux dire, je pèse ce que je veux, mais une fois sur la rive, j'aurai tout mon poids à administrer. Et l'épiderme ?

— 10⁸. Ma femme s'est mis en tête de garder les œufs dans son corps. Elle dit qu'elle étudie la façon d'élever les petits dans une des quelques cavités de son propre organisme, et ensuite, une fois qu'ils seront autonomes, de les faire sortir. Mais elle n'a pas envie de se séparer d'eux ainsi, tout d'un coup : elle dit qu'elle souffrirait trop, et qu'elle a dans l'esprit un aliment complet : sucres, protéines, vitamines et graisses, et elle compte le fabriquer elle-même. Il est

clair qu'elle devra limiter beaucoup le nombre des petits, mais elle m'a fait comprendre qu'à son avis, il vaudrait mieux avoir cinq ou six enfants, plutôt que dix ou cent mille, en les élevant comme il faut, jusqu'à ce qu'ils sachent vraiment se tirer d'affaire. On sait comment sont les femmes : quand il s'agit des petits, elles n'entendent pas raison, pour eux elles se jettent dans le feu ou se laisseraient dévorer. Elles se laissent même dévorer au sens propre : il y a peu de temps, on m'a parlé d'un coléoptère du permien tardif, eh bien, le premier aliment des larves n'est pas autre chose que le cadavre de la mère. J'espère que ma femme ne se laissera pas aller à certains excès, mais, tout de même, cette histoire qu'elle me raconte par petits bouts pour ne pas me scandaliser, tout compte fait, finit par ne pas valoir grand-chose. Ce soir, elle m'a annoncé qu'elle est arrivée à modifier six glandes épithéliales et à en faire sortir quelques gouttes d'un liquide blanc qui lui paraît approprié.

— 5×10^7 . Nous avons abordé : il n'y avait pas grand choix, la mer est de plus en plus froide et salée, et puis elle se remplit d'animaux qui ne me plaisent pas tellement : des poissons avec des dents d'une longueur de plus de six mètres, et d'autres plus petits, mais vénéneux ou extrêmement voraces. Cependant, ma femme et moi nous avons décidé de ne pas couper les ponts derrière nous : on ne sait jamais, peut-être qu'un jour cela fera notre affaire de retourner dans l'eau. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était bon de conserver le même poids spécifique que l'eau de mer, aussi ai-je dû engraisser un peu pour compenser le poids des os. Je me suis aussi efforcé de garder le plasma à la même tension osmotique que l'eau de mer, et, à peu de chose près, avec la même composition ionique. Les avantages, ma femme aussi les a recon-

nus : lorsque nous nous baignons pour nous laver ou pour faire de l'exercice, nous flottons sans difficulté, nous pouvons nous immerger sans effort, et notre peau ne se fonce pas.

Rester au sec a des avantages et des inconvénients. C'est plus incommode, mais aussi plus amusant et plus stimulant. Pour la locomotion, je peux bien dire qu'il s'agit maintenant d'un problème résolu : pour commencer, je me suis essayé à ramper sur le sable comme lorsqu'on nage, ensuite j'ai carrément réabsorbé ces nageoires qui me causaient plutôt de la gêne. Cela pouvait aller, mais on n'atteignait pas des vélocités satisfaisantes, et il était difficile de se déplacer par exemple sur une roche lisse. Présentement, je chemine en me traînant encore sur le ventre, mais j'ai l'intention de me fabriquer d'ici peu quelques jambes, je ne sais pas encore s'il y en aura deux, ou quatre ou six.

Je disais plus stimulant : on voit et on perçoit plus de choses, des odeurs, des couleurs, des sons ; on acquiert davantage d'aptitudes, on devient plus rapide, plus intelligent. C'est justement pour cette raison qu'un jour ou l'autre, je tiendrai beaucoup à porter la tête dressée : de haut on voit plus loin. Et puis j'ai aussi un projet concernant les membres antérieurs, et j'espère pouvoir m'en occuper bientôt.

Quant à la peau, il m'a bien fallu constater qu'elle est trop courte pour qu'on puisse l'utiliser comme organe respiratoire : c'est dommage, j'y comptais. Malgré tout, elle est très bien réussie : elle est douce, poreuse et en même temps presque imperméable, elle résiste magnifiquement au soleil, à l'eau et au vieillissement, elle se pigmente facilement et contient quantité de glandes et de terminaisons nerveuses. Je ne pense pas qu'il me faille encore en changer, comme je le faisais récemment encore : ce n'est plus un problème.

Où il y a, au contraire, un problème, et un gros, et stupide, c'est dans la question de la reproduction. Ma femme a vite fait de dire : peu d'enfants, grossesse, allaitement. Je m'efforce de venir à son aide, parce que je l'aime bien et puis parce que le gros du travail lui revient ; mais, lorsqu'elle a décidé de se convertir au mammiférisme, elle ne s'est sûrement pas rendu compte du bouleversement qu'elle combinait.

Je le lui avais dit : « Fais attention, les enfants, je ne me soucie pas qu'ils aient trois mètres de haut, ni qu'ils pèsent une demi-tonne, ni qu'ils soient capables de broyer avec leurs dents un fémur de bison : moi, je veux des enfants aux réflexes rapides et aux sens bien développés, et surtout bien éveillés et pleins d'imagination, qu'ils soient même capables avec le temps d'inventer la roue et l'alphabet. C'est pourquoi ils devront avoir un cerveau un peu plantureux, et en conséquence un gros crâne, alors comment feront-ils pour sortir quand ce sera le moment de naître ? Pour finir, tu enfanteras dans la douleur. » Mais elle, quand elle a une idée dans la tête, il n'y a pas de bon Dieu. Elle s'est mise à l'ouvrage, elle a essayé plusieurs systèmes, elle a même fait fiasco plusieurs fois, et, finalement, elle a choisi la solution la plus simple : elle a élargi son bassin (il est maintenant plus large que le mien, et le crâne du gamin, elle l'a fait mou et comme désarticulé) ; bref, pour ce qui est d'accoucher, voire avec un peu d'aide, elle s'en tire à présent, au moins neuf fois sur dix. Mais dans la douleur : en cela, elle aussi l'a reconnu, c'est moi qui ai eu raison.

— 2×10^7 . Mon cher journal, je l'ai échappé belle aujourd'hui : une grosse bête, j'ignore comment elle s'appelle, est sortie d'un marais et m'a poursuivi pendant près d'une heure. Dès que j'ai repris un peu mon souffle, j'ai pris une décision : dans ce monde-ci,

c'est une imprudence d'aller et venir désarmé. J'y ai réfléchi, j'ai fait quelques esquisses, puis j'ai choisi. Je me suis fabriqué une belle cuirasse de boucliers osseux, quatre cornes sur le front, un ongle à chaque doigt, et huit épines vénéneuses en haut de la queue. Vous ne le croirez pas, mais j'ai tout fait uniquement avec du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène et de l'azote, plus une pincée de soufre. C'est peut-être une idée fixe chez moi, mais je n'aime pas les nouveautés en fait de matériaux de construction : les métaux, par exemple, ne m'inspirent pas confiance. C'est peut-être parce que je ne connais pas tellement bien la chimie inorganique : je me trouve bien plus à mon aise avec le carbone, les colloïdes et les macromolécules.

— 10⁷. Sur terre, parmi tant de nouveautés, il y a les plantes. Des herbes, des buissons, des algues, des arbres d'une hauteur de trente ou de cinquante mètres : tout est vert, tout bourgeoise et croît et s'épanouit au soleil. Elles semblent stupides, et cependant elles dérobent de l'énergie au soleil, du carbone à l'air, des sels à la terre, et elles croissent pendant mille ans sans filer ni tisser ni s'entre-égorger comme nous.

Il y en a qui mangent les plantes et il y en a qui sont là à regarder et ensuite, on mange ceux qui mangent les plantes. D'un côté c'est plus commode, parce que avec ce dernier système ils s'empiffrent à la hâte de belles et grosses molécules sans perdre du temps à des synthèses qu'ils ne sont pas tous capables de faire ; d'un autre côté, c'est une vie difficile, car personne n'aime être mangé, aussi chacun se défend-il du mieux qu'il peut, soit avec des moyens classiques (comme moi), soit avec des systèmes qui font montre de plus d'imagination, par exemple en changeant de couleur, en donnant une secousse ou en sentant mauvais. Les plus simplistes s'entraînent à s'enfuir.

Moi, en ce qui me concerne, j'ai eu un peu de mal à m'habituer à l'herbe et aux feuilles : j'ai dû allonger mon intestin, doubler mon estomac, et puis j'ai même passé un contrat avec certains protozoaires que j'ai rencontrés en chemin ; je les garde au chaud dans mon ventre et eux détruisent la cellulose pour mon compte. Le bois, je ne m'y suis pas du tout habitué, et c'est dommage, car il y en a en abondance.

J'oubliais de raconter que depuis un bout de temps je possède une paire d'yeux. Ça n'a pas été exactement une invention, mais un enchaînement de petites astuces. J'ai d'abord confectionné deux petites taches noires, mais elles distinguaient seulement la lumière de l'obscurité : il était clair qu'il me fallait des lentilles. Pour commencer, j'ai essayé de les faire en corne, ou dans un polyhydrate de carbone quelconque, mais j'y ai réfléchi ensuite et j'ai décidé de les faire avec de l'eau, ce qui était au fond l'œuf de Colomb : l'eau est transparente, elle coûte peu, et je la connais très bien ; et moi-même, quand je suis sorti de la mer (je ne me rappelle pas si je l'ai déjà écrit ici), j'ai pris avec moi deux bons tiers d'eau, et cela fait même un peu rire ces 70 % d'eau qui sentent, pensent, disent « moi » et écrivent un journal intime. En somme, pour abréger, les lentilles faites avec de l'eau ont été très réussies (j'ai même parvenu à les faire avec un foyer variable et à les compléter au moyen d'un diaphragme, et je n'ai même pas utilisé un milligramme d'éléments différents des quatre auxquels je me suis affectonné.

— 5×10^6 . À propos d'arbres : à force de vivre au milieu d'eux, et à l'occasion même dessus, ils ont commencé à nous plaire, à ma femme et à moi : je veux dire à ne plus nous plaire seulement comme une source de nourriture, mais sous plusieurs autres aspects. Ce

sont des structures magnifiques, mais nous parlerons de cela une autre fois ; ils sont aussi un prodige d'ingénierie, et puis ils sont presque immortels. Ceux qui disent que la mort est inscrite dans la vie n'ont pas pensé à eux : à chaque printemps, ils redeviennent jeunes. Il faut que je pense à cela tranquillement : ne pourraient-ils pas offrir le meilleur des modèles ? Pensez donc : pendant que j'écris, j'ai devant moi un chêne : trente tonnes d'un bon bois compact, eh bien, il est debout et croît depuis trois cents ans, il ne doit pas se cacher ni fuir, personne ne le dévore et il n'a jamais dévoré personne. Ce n'est pas tout : ils respirent pour nous, je m'en suis aperçu récemment, et puis on peut habiter sur eux en sécurité.

Pas plus tard qu'hier, il m'est arrivé un fait curieux. J'étais en train de regarder mes mains et mes pieds, comme ça, dans un moment d'oisiveté ; maintenant, pour que nous nous comprenions ; ils sont faits à peu près comme les vôtres. Eh bien, ils sont faits pour les arbres. Avec l'index et le pouce je peux former un cercle propre à saisir une branche d'une grosseur allant jusqu'à cinq centimètres ; si elle a quinze centimètres, j'y arrive avec les deux mains, pouce contre pouce, doigts contre doigts, et elles forment encore un cercle parfait. Pour des branches encore plus grosses, jusqu'à cinquante ou soixante centimètres, j'y arrive de cette façon, avec les deux bras en face de la poitrine. On peut dire la même chose, en gros, pour les jambes et les pieds : ma voûte plantaire est le calque d'une branche.

« Mais c'est toi qui l'as voulu ! » direz-vous. C'est certain : mais je n'y avais pas prêté attention, vous savez comment cela se passe parfois. Il est vrai, en effet, que je me suis fait moi-même, mais j'ai changé plusieurs fois de modèle, j'ai fait diverses expériences, et il arrive parfois que j'oublie de supprimer certains

détails, surtout quand ils ne me gênent pas ; ou bien je les conserve peut-être délibérément, comme on le fait avec les portraits de ses aïeux : par exemple, j'ai un petit os dans le pavillon de l'oreille qui ne me sert plus à rien, parce qu'il y a un bout de temps que je n'ai plus besoin d'orienter mes oreilles, mais je tiens beaucoup à lui, et je ne le laisserai pas s'atrophier pour tout l'or du monde.

— 10⁶. Ma femme et moi l'avions compris depuis un certain temps ; marcher est une solution, mais marcher à quatre pattes n'est qu'une demi-solution. C'est évident : quelqu'un d'aussi grand que moi et qui se tient dressé, domine un horizon d'une douzaine de kilomètres de rayon, il en est presque le maître. Mais il y a quelque chose de plus : les mains restent libres. Je les ai déjà, mais jusqu'à présent je n'avais pas encore pensé à m'en servir pour autre chose que de grimper aux arbres ; bien, maintenant je me suis aperçu qu'avec quelques petites modifications, elles pourront me servir pour divers autres petits travaux que j'avais au programme depuis un certain temps.

Moi, j'aime les choses commodes et nouvelles. Il s'agit, par exemple, d'arracher des branches et des feuilles pour m'en faire une couche et un toit ; d'affiler un coquillage sur une lame d'ardoise, et avec le coquillage affilé de lisser une branche de frêne, et avec la branche bien lisse et appointée d'abattre un élan ; et avec la peau de l'élan de me faire un vêtement pour l'hiver et une couverture pour la nuit ; et avec les os de faire un peigne pour ma femme, et pour moi un poinçon et une amulette, et un petit élan pour mon fils, afin qu'il joue avec et apprenne à chasser. J'ai remarqué aussi que, tout en faisant les choses, il vous en vient d'autres à l'esprit, qui s'enchaînent : j'ai souvent l'impression que je pense davantage avec les mains qu'avec le cerveau.

Avec les mains, non que ce soit facile, mais on peut

aussi réduire un silex en éclats, lier l'éclat de silex en haut d'un bâton et, en somme, se fabriquer une hache, et avec la hache je peux défendre mon territoire, ou même l'agrandir : autrement dit défoncer la tête de certains autres « moi » qui sont dans mes jambes, ou qui font la cour à ma femme, ou même sont seulement plus blancs ou plus noirs ou plus poilus ou moins poilus que moi, ou parlent avec un accent différent.

Mais ce journal peut aussi se terminer ici. Avec ces dernières transformations et inventions, le plus gros est maintenant accompli : depuis lors, rien d'essentiel ne m'est plus arrivé ni, je pense, ne doit plus m'arriver à l'avenir.